

Brice Cornet

# NEDICTA

zeBridge.tk – Licence SharEbook

<http://nedicta.blogspot.be>

**Brice Cornet** est un dandy numérique trentenaire, aventurier bobo, alpiniste extraverti, écrivain à ses heures. Né dans une petite ville de province du Royaume de Belgique, il fit ses classes chez les jésuites où ses poèmes lui attirèrent la bienveillance de ses maîtres, qui ainsi fermèrent les yeux sur ses nombreuses journées d'école buissonnière. Après des études d'informatiques, il commença sa vie professionnelle comme journaliste indépendant, puis gestionnaire des infrastructures IT d'un pôle touristique européen et enfin chef de projet dans une entreprise de software parisienne. Serial-entrepreneur, il (co)fonda deux agences web, un studio d'enregistrement, un bureau de création de peluches, une entreprise de consulting, une micro brasserie, une agence de voyage et une société d'édition de logiciels. Homme de média, il produisit et anima pendant un an et demi, l'émission TV « 3W » sur la chaîne LibertyTV. En juin 2011, Brice Cornet décida de poser ses valises dans les mythiques Carpates roumaines, afin de se consacrer à l'écriture et à la photo. Il vit désormais en haut d'une colline, avec comme horizon des pâturages et des hautes montagnes. En janvier 2012, il publia « *Mieux gérer votre entreprise grâce à la mise en place d'outils e-management* », aux éditions edi.pro (ISBN: 978-2-87496-204-2)



*Ce ne sont pas les histoires qui importent,  
mais le ton sur lequel elles sont racontées.*

**Christian Bobin**

# I

La maison de Nédiccta était comme toutes celles du village ; les mêmes murs faits de planches de hêtres, les mêmes petites fenêtres, le même toit de zinc, une cuisine, un petit tabouret de sapin posé sur ses quatre pieds pour prendre ses repas, une chambre et un débarras.

Rien ne distinguait cette maison des autres, si ce n'est qu'elle était située en haut de la colline qui surplombait le village.

Que vous soyez dans un jardin, sur la place du marché, devant l'église ou la mairie, vous pouviez apercevoir la maison de Nédiccta, son jardin, ses deux pruniers, son pommier et son puits d'eau.

Nédiccta, personne ne la voyait. Elle était comme le souffle de la colline : présente et invisible.

Ma grand-mère disait que Nédicla se transformait en vent, pendant les deuxièmes et huitièmes nuits après la pleine lune, qu'elle entrait dans les chaumières et rendait fous les esprits des hommes.

J'ignorais si ma grand-mère disait vrai, mais une chose dont j'étais sûr, c'est que si vous étiez dans un jardin, sur la place du marché, devant l'église ou la mairie, Nédicla épiait chacun de vos gestes.

## II

La tradition du village voulait que l'on se marie tôt. Une jeune femme de plus de vingt ans, portant encore son nom de jeune fille, cela n'existait pas.

Certaines personnes prétendaient qu'afin de ne pas devoir se marier, Nédicla avait vendu son âme à l'esprit de la colline. Désormais prisonnière des courbes surplombant notre contrée,

ses 18 printemps immortelles avaient ensorcelés les cœurs de mon père, de mon grand-père et de bien d'autres.

Ma grand-mère disait que la beauté de Nédicla empoisonnait à jamais le cœur des hommes qui la rencontraient.

J'ignorais si ma grand-mère disait vrai, mais une chose dont j'étais sûr, c'est que je ne resterais pas toute ma vie un ignorant.

## III

Un sentier menait du village à la maison de Nédicla.

La dernière personne à l'avoir emprunté était le curé.

Il alla chez Nédicla car elle ne s'était jamais présentée à l'église.

Le curé ne croyait pas à l'esprit de la colline. Il voulait ramener une brebis égarée dans le troupeau, la confesser ; la sauver.

Il partit un lundi matin, entre le levé du soleil et l'envol de la rosée.

Il revint le lundi soir, entre le couché du soleil et l'apparition de la Grande Ourse.

Le lendemain, jour de confession réservé aux vigneron, les ouailles trouvèrent l'église fermée.

Ils allèrent au presbytère, cherchèrent partout, même au café.

Une semaine plus tard, un autre prêtre arriva. Assailli de questions, il répondit simplement :

- « Oubliez d'avoir connu un être qui n'a jamais existé. »

Afin de clore définitivement le sujet, il interdit de prononcer le nom de son prédécesseur, sous peine de purgatoire.

Le souvenir de l'ancien curé se perdit dans les grandes herbes et les rochers.

Afin de ne pas oublier, je notai son nom sur la poutre, au-dessus de mon lit.

## IV

J'aimais dormir.

En été, à la période du foin à faucher, il fallait se lever à 3h30 du matin afin de contourner la colline, gravir le versant sud-ouest et rejoindre les hauts pâturages.

Ma grand-mère m'avait un jour dit que son grand-père rejoignait autrefois les hauts champs par le sentier de Nédicla, ce qui raccourcissait le trajet de deux bonnes heures.

La nuit était belle, le ciel dégagé, lumineux d'étoiles, mais ma chambre était suffisamment noire que pour m'empêcher de lire le nom du curé sur la poutre au-dessus de mon lit.

J'avais 20 ans et très envie de dormir plus longtemps.

## V

Dans la poche droite de mon pantalon, j'avais un canif, et dans la gauche, une pierre à aiguiser.

Sur mon épaule droite, ma faux, et au bout de ma faux, mon baluchon : un demi pain, un litre de vin, un oignon et un quartier de gras de porc.

Je marchais, seul.

D'après ma grand-mère, la maison de Nédictha était à une heure et demie du village, et à deux heures des grands

pâturages. Après la sortie du village, le sentier disparaissait dans la forêt.

Je marchais, étais-je toujours seul ?

Le feuillage des arbres était très épais. Les branches étaient tellement touffues et serrées que je ne pouvais pas voir la course du soleil dans le ciel. Depuis combien de temps est-ce que je marchais ? Une demi-heure ? Une heure ?

Étais-je toujours seul ? Étais-je perdu ?

J'avais soif. J'avais trop chaud. Était-ce la peur ? Ma grand-mère disait que la peur faisait frissonner, pas transpirer. Mon cœur devenait-il fou, empoisonné par Nédictha et le vent de la colline ?

- « Idioties païennes ! », s'écriait le curé, pendant les cours de catéchisme.
- « Oubliez donc vos superstitions villageoises. Les seules forces divines qui gouvernent vos âmes sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! ».

Oui, c'était l'unique vérité ; la toute puissance de la sainte Trinité. Je ne devais pas avoir peur. Mais alors, pourquoi un village entier avait-il dû oublier l'existence de ce curé ?

Tout-à-coup, je la vis surgir à ma droite !

La petite rivière, celle qui naissait dans le cœur secret de la colline, celle qui abreuvait les hommes, les fleurs et les moutons.

Je me mis à genoux, posai la faux, formai une coupelle avec mes mains, amenai l'eau à ma bouche, puis projetai de l'eau sur mon visage.

C'est là, entre les gouttes d'eau et mes doigts que je la vis pour la première fois.

J'écartai rapidement mes mains de mon visage :

- « Nédicla, Nédicla ! N'aie pas peur ! Montre-toi ! »

# VI

Avait-elle le pouvoir de disparaître dans la rivière tout comme elle pouvait se fondre dans le vent ? Il me semblait que cela faisait plusieurs heures que je me posais la question.

Plusieurs heures ? Etais-je perdu, perdu à marcher seul dans ce sentier ? Etais-je encore vraiment seul ?

Le curé refusait l'idée que Nédiccta puisse se dissoudre dans le vent. Il disait que cela était impossible :

- « Folklore d'esprits égarés ! »

Pourtant, ma grand-mère, ses cousines et toutes les autres femmes du village savaient comment ce miracle était devenu possible.

Le jour de leurs 18 ans, toutes les jeunes femmes devaient déposer des feuilles de basilic sous leur oreiller. Une fois

endormies, elles voyaient apparaître l'homme qui les aimait le plus au monde.

Nédicta ne vit pas un homme du village, ni même un homme d'un autre village, ni même un homme d'une autre vallée.

Nédicta vit son père.

Le père de Nédicta l'aimait plus que tout. Elle était sa lumière, son passé et son avenir.

Nédicta aimait passionnément ce père qui la transportait, la chérissait et la grandissait.

Parfois, la vie est injuste : un jour, une maladie, quelques mois, puis la mort.

Nédicta pleura longtemps, cherchant des réponses là où il n'y en avait pas ; la vie donne et reprend, sans raison apparente, car elle n'a de compte à rendre à personne.

Vingt-huit jours après avoir vu leur bien-aimé en rêve, les jeunes femmes du village respectaient pendant une journée complète le carême noir : pas de nourriture et pas d'eau.

Une fois le soleil couché, elles mangeaient un bout de pain noir au sel, accompagné des feuilles de basilic séchées.

La soif appelait l'amour.

Au milieu de la nuit, les jeunes femmes du village, tiraillées par le besoin de boire, étaient réveillées par le chant de leur prétendant qui, en bas de leur fenêtre, leur promettait une vie de bonheur, un verre d'eau à la main.

Nédicta pensa que peut-être, cela ferait revenir son père de l'autre monde.

Nédicta mâcha longuement ce pain amer et trop salé, accompagné des feuilles de basilic séché.

Nédicta ne fut pas réveillée par son père. Elle fut réveillée par l'esprit de la colline. Celui-ci, lui proposa un marché : il lui

rendrait l'amour de son père et la possibilité de se fondre dans le vent, en échange de son âme et de l'immortalité.

C'est à ce point de l'histoire que s'enflamme l'imaginaire des hommes, car si l'esprit de la colline avait proposé à Nédicla l'immortalité, c'est parce que l'esprit lui-même était ensorcelé par sa beauté et qu'il désirait la voir à tout jamais jeune et belle. Quant au pouvoir de se transformer en vent, c'était pour lui l'unique moyen de sentir les caresses de Nédicla sur ses rochers, ses terres et ses prairies.

Nédicla accepta le marché.

L'esprit de la colline lui dit que l'amour de son père était désormais, et pour toujours, dans son cœur.

Nédicla sourit.

L'esprit de la colline aussi.

# VII

Tout en marchant, j'essayais de revoir son visage à demi masqué par les gouttes d'eau qui s'évadaient entre mes doigts.

Ses yeux étaient comme la toiture végétale qui masquait le soleil au-dessus du sentier ; un vert lumineux, rare et vivant.

Ses cheveux étaient comme le soleil masqué par la toiture végétale au-dessus du sentier ; un blond d'or, céleste et infini.

Nédicla était d'une beauté sans nom, sans mot, sans verbe, sans pareil ; un équilibre délicat entre l'immobilité de la colline et la liberté du vent.

# VIII

J'aperçu sa maison.

Je la connaissais par cœur ; cela faisait vingt ans que je la regardais chaque jour.

J'aurais dû continuer le sentier et rejoindre les pâturages.

Je posai ma faux contre la clôture et poussai la petite barrière de bois.

Nédicta était assise sur un banc, à l'ombre des branches.

- « Bonjour Nédicta. »

- « Bonjour, bienvenue. Désires-tu une pomme ? »

# IX

- « Une pomme ? Non merci, je n'ai pas faim, mais je la mangerai plus tard avec joie. »
- « Bien, garde-la précieusement alors. Tu viens du village ? »
- « Oui, je suis venu par le sentier. »
- « Tu habites la maison à côté de la boulangerie n'est-ce pas ? »
- « Oui, c'est exact. »
- « J'ai rencontré une fois ton père. C'était il y a longtemps... Les visiteurs se font rares ces dernières années, peu de personnes gravissent le sentier. »

- « Sans doute... est-ce parce que ce chemin est fatiguant et qu'il donne fort soif ? »
- « Peut-être. La dernière personne à m'avoir rendu visite c'était un curé. »
- « Le père Constantin ? »
- « Oui, c'est cela, le père Constantin. Il est venu. Nous avons parlé pendant toute la journée. A la fin de l'après-midi, nous n'avions plus rien à nous dire. Il y eu un long silence, puis il s'est levé, il a coupé une pomme de l'arbre, l'a mangée et s'en est allé. »

## X

De quoi peut-on parler avec une légende ? Elle vivait depuis vingt ans dans mon imaginaire.

J'avais peur que le silence s'installe et qu'il soit temps, pour moi aussi, de manger ma pomme et de m'en aller.

Mais le silence ne s'installa pas car Nédiccta me parla des visiteurs qui vinrent à elle pendant toutes ces années.

Elle me parla d'un voyageur étrange, au visage jaune et à la barbe noire. Il voyageait, accompagné d'une mule sur laquelle il avait attaché d'innombrables sacs, en suivant la course des étoiles.

De l'un de ces sacs, il sortit un fruit vert inconnu. A l'aide d'un couteau, il l'ouvrit. Un parfum étrange, jaune, mélange de poivre et de sucre, en sortit. Nédiccta me dit que ce fruit fût, pour elle, le meilleur fruit du monde. Ce n'était pas tant son goût nouveau qui le rendait délicieux, mais sa texture étrange, lointaine et généreuse. Le voyageur appelait ce fruit une « mangue ».

D'un autre sac, le voyageur sortit une enveloppe contenant des graines. Il dit à Nédiccta d'attendre quarante-quatre jours après son départ, puis de planter ces graines dans un lieu d'amour.

Nédiccta planta ces graines entre les plants de mugets de son père et le rosier de sa mère. Quelques semaines plus tard, de

petites tiges transpercèrent la terre. Nédicta les arrosa chaque jour avec de l'eau tiède. Elle leurs parlait, leurs racontait leur origine ; un long voyage, un homme étrange, une mule et une enveloppe.

Au bout de quelques semaines, des étoiles blanches jaillirent de la terre. Le voyageur lui avait dit que leur parfum était le parfum de l'orient et que leur nom était « jasmin ».

Elle me parla également d'un marchand ambulant qui vendait des pierres qui se collaient contre les métaux, d'une gitane qui ne savait pas lire dans le futur mais qui savait lire dans le passé et d'un berger qui désirait plus que tout, avoir un troupeau de moutons noirs.

Les mots filaient.

Le temps aussi.

# XI

- « Je dois partir. Le soleil commence à se noyer dans l'ouest. »
- « Tu ne peux pas. »

Mon cœur s'emballât :

- « Pourquoi ? »
- « C'est l'heure du soleil couchant, l'instant où les rayons du soleil se perdent entre les chiens et les loups de la colline. Cet instant est dangereux. Tu pourrais te faire attaquer par une meute et disparaître pour toujours avec la dernière clarté du jour. »

Je ne dis rien ; j'étais un prisonnier du vrai, de l'essentiel et des non-dits.

Nous regardâmes sans un mot ce ciel magnifique, ce rêve dans le rêve.

Je ne craignais plus le silence.

Pour la première fois de ma vie, je regardais le soleil en face.

Tout changea à cet instant : les couleurs, les odeurs, les sons, et mon âme.

## XII

- « Tu as faim ? »
- « Oui, un peu. »
- « Dans mon baluchon, il y a un demi pain, un litre de vin, un oignon et un quartier de gras de porc. Nous pourrions manger. »
- « C'est une bonne idée. »

Je sortis mon canif de la poche droite de mon pantalon. Je coupai le pain en tranches épaisses, l'oignon en petites portions et le quartier de gras de porc en petits dés.

Nédicta apporta des tasses en terre cuite et y versa le vin.

Nous mangeâmes en silence.

J'aimais ce silence.

La lune, commençait à briller. Ma grand-mère disait que bien avant que l'homme ne soit homme, le soleil et la lune brillaient ensemble en même temps, dans le même ciel.

Les animaux, devaient vivre dans des cavernes, car la brûlure des deux astres était fatale.

Les plantes, ne pouvaient survivre qu'à l'ombre des rochers.

La pluie, devait sans cesse travailler afin que la vie sur terre puisse perdurer.

La terre, voyant la pluie s'épuiser à sauver la vie, demanda au soleil et à la lune de se séparer, afin de donner aux animaux et aux plantes l'opportunité de vivre.

Le soleil et la lune, par tendresse pour les fleurs, les papillons et les oiseaux, acceptèrent de ne plus se voir qu'à l'aurore.

Ma grand-mère disait que le secret de la longévité de cette union céleste résidait dans le fait que le soleil et la lune se voyaient peu.

Ainsi, toutes les nuits, chacun se réjouissait de voir l'astre aimé. Leur rencontre, n'était qu'enchantement, caresses et douces lumières.

Je racontais cette histoire à Nédicta.

- « Je ne connaissais pas cette histoire. Elle est très belle. Tu remercieras ta grand-mère de te l'avoir racontée. Il est temps de dormir maintenant. Il y a une couverture dans le débarras. Bonne nuit. »
- « Bonne nuit Nédicta. »

# XIII

A mon réveil, la maison était vide.

Nédicta n'était ni dans son jardin, ni sous ses deux pruniers, ni sous son pommier, ni près de son puits d'eau.

Je pliai la couverture et la rangeai dans le débarras.

Je passai la petite barrière de bois et logeai la bouteille de vin, qui maintenant contenait de l'eau, dans le baluchon, que j'accrochai à ma faux.

Il était tôt et pourtant j'avais déjà très soif.

Je descendis rapidement le sentier.

Je trouvai ma grand-mère, assise sur le petit tabouret de sapin, dans la cuisine.

- « Où étais-tu ? Les hommes ne t'ont pas vu aux champs. »
- « Nédiccta te remercie de m'avoir appris l'histoire du soleil et de la lune. »
- « Nédiccta ! Tu l'as vue ? »
- « Je l'ai vue, nous avons parlé, nous avons regardé le soleil et nous avons mangé. »

## XIV

Depuis, tout était différent, comme si mes yeux, mes oreilles et mon âme voyaient, entendaient et ressentait mieux les hommes, les animaux, les plantes, la colline et le ciel.

La revoir ? Un désir, un besoin, une nécessité.

Le village parlait : la rumeur, la peur, la jalousie.

Je laissais faire.

Ce soir était nuit de pleine lune. Dans deux jours, Nédiccta allait se fondre dans les airs. Il en serait de même six nuits plus tard.

Je décidai de lui rendre visite dans dix jours ; on ne dérange pas un vent qui souffle et, parcourir pendant toute la nuit la colline, devait être très fatigant.

Accepterait-elle de me revoir ?

Avait-elle disparu au petit matin car je l'avais, sans le savoir, ni le vouloir, blessée ou offensée ?

Les questions me torturaient.

Le sommeil se faisait absent.

Le compte à rebours était trop lent.

J'avais soif.

# XV

Jour 1 : observer la maison de Nédicta depuis le jardin.

Jour 2 : observer la maison de Nédicta depuis la place du marché.

Jour 3 : observer la maison de Nédicta depuis l'église.

Jour 4 : observer la maison de Nédicta depuis la mairie.

Jour 5 : observer la maison de Nédicta depuis la plus haute branche d'un vieux marronnier.

Jour 6 : observer la maison de Nédicta depuis la prairie de grand-mère.

Jour 7 : observer la maison de Nédicta depuis le seuil de la porte.

Jour 8 : observer la maison de Nédicta depuis mes souvenirs.

Jour 9 : observer la maison de Nédicla depuis mon cœur.

Pas un mouvement.

Pas une trace.

Pas un signe.

# XVI

Jour 10 : Sait-elle que je souffre ?

# XVII

Je l'ai trouvée, assise sur le banc de bois.

- « Tu avais oublié ta pomme. Je l'ai mangée pour toi. »

- « Je ne mange que quand j'ai faim. »
- « Tu es là très tôt, le soleil est à peine levé. »
- « Depuis que je te connais, j'aime me lever tôt. »
- « As-tu soif ? »
- « J'ai très soif. »
- « C'est ennuyant car moi aussi, et il ne reste plus qu'une seule tasse d'eau. »

Je m'approchai, pris l'eau et lui offris.

- « Tu es généreux, merci. Désires-tu un baiser en échange de ce verre d'eau. »
- « Non, je ne désire pas de baiser. »
- « Pourquoi m'as-tu donné cette eau alors ? Pour jouer le bon samaritain ? »
- « Non. Je t'ai donné ce verre d'eau car tu avais soif. »

- « Tu mens, comme tous les hommes ! »
- « Crois ce que tu veux. Je connais ma vérité. »
- « Désires-tu me posséder ? »
- « Non. »
- « Vas-tu me tromper, me mentir ? »
- « Non. »
- « Que veux-tu de moi ? »
- « Partager tes silences. »
- « Dans ce cas, je vais te faire un cadeau. Suis-moi. »

Nous allâmes derrière sa maison. De là, un chemin droit et abrupt démarrait.

Nous marchâmes sans un mot.

Nous arrivâmes au pied d'un amas d'éboulis.

- « Ce sont les restes de la grande montagne, la mère de la colline. Nous devons monter tout en haut. Tiens-toi aux racines qui dépassent et méfie-toi des pierres ; elles sont rieuses et aiment à rouler sous les pieds. »

Arrivés en haut, j'étais en sueur et épuisé ; elle était belle et souriante.

- « Reste là et ne bouge pas. »

Nédicta s'avança d'une trentaine de mètres et s'arrêta devant un mur de buissons.

Elle tendit la main.

Les buissons s'agitèrent.

Deux pattes, une fourrure grise, des oreilles pointues, des yeux jaunes, un museau, des crocs : un loup !

Le loup s'approcha de Nédicta et lui lécha la main. En retour, Nédicta le caressa entre les oreilles.

- « Viens près de nous. »

Je vins à eux : elle, lui. J'étais fasciné.

- « Désormais, il y aura ce loup, entre nous, qui nous unira. Tu pourras venir à moi et partir quand tu le désireras, sans crainte d'être attaqué par quelque être que ce soit. Ce loup sera notre trait d'union. »

## XVIII

Ma grand-mère disait que les loups sont arrivés sur terre il y a peu de temps.

Un jour, un homme qui vivait au fond de la vallée coupa un arbre pour agrandir son champ. Cet homme, avait fait cela par cupidité, car son champ était suffisant pour le nourrir.

L'esprit de la colline se mit en colère.

Du jour au lendemain, le champ devint stérile ; plus de fruit, plus de légume, même plus une jeune pousse d'herbe à mâcher.

Au bout de trois mois de disette, l'homme cupide était affamé.

Épuisé, repenté et humble, l'homme implora le pardon de l'esprit de la colline.

L'esprit lui accorda, à condition qu'il accepte d'être transformé en animal, d'accepter l'immortalité et de devenir le protecteur des arbres et des buissons.

L'homme accepta.

L'esprit de la colline le transforma en un loup gris, premier de la lignée.

## XIX

- « Je n'ai pas envie de parler aujourd'hui, ni de me taire... Il a plu pendant la nuit ; c'est une belle journée pour travailler. »

Nédicla me prit par la main et me guida jusqu'au débarras, devant un fût de chêne.

- « Dans ce tonneau, il y a un arc-en-ciel qui dort. Ouvre-le. »

Je l'ouvris ; un parfum rouge, orange, jaune, vert, bleu, indigo et violet en jaillit.

- « Cela fait des années que je récolte des graines de fleurs dans la colline. Nous allons en planter tout autour du jardin et de la maison. »

Je pris un râteau d'érable, muni de vingt et une dents ; vingt et une dents pour vingt et un scions irréguliers, saignant le jardin, contournant les deux pruniers, le pommier et le puits d'eau.

Nédicta me tendit un tissu, rempli de graines.

Nous marchions.

Nous semions dans la terre.

Nous rions.

Nous semions dans le cœur.

- « Il ne nous reste plus qu'à attendre », me dit-elle en souriant.

# XX

La fin du jour ; le soleil céda aux ténèbres et à la lumière de son amour, la lune.

- « Je dois y aller. »
- « Pars sans crainte. Le Loup Gris veillera sur toi, mais promets-moi de revenir demain. »
- « Je te le promets. »

Je pris le chemin du sentier.

J'avais soif.

# XXI

Je revins avec l'aurore du deuxième jour.

Il plut.

Le soleil revint.

Puis la nuit.

Je m'endormis sous le pommier, à côté du Loup Gris.

# XXII

Le troisième jour, la terre fut transpercée de jeunes pousses.

Les graines appelaient la vie.

# XXIII

Le quatrième jour, Nédicta parla beaucoup. Elle me raconta les printemps, les étés, les automnes et les hivers, vu d'ici, d'en haut de la colline.

Elle me parla de moi, de ce qu'elle savait, de ce qu'elle voyait lorsqu'elle observait le village.

Ses mots étaient un voyage au centre de moi, avec d'autres yeux que les miens : des yeux qui voyaient plus clair, plus fort, plus vrai.

Ses paroles étaient une correction de mes mots, de mes pensées, de mes envies.

# XXIV

Le cinquième jour, une première fleur naquit.

Elle était bleu, minuscule.

Nédicta décida de l'appeler « Belle ».

Le même jour, Loup Gris apparut accompagné d'un louveteau.

Je décidai de l'appeler « Astral ».

# XXV

Le sixième jour, au matin, Nédicta s'allongea à côté de moi, dans le débarras.

Son corps était chaud et sentait le jasmin.

Je me perdis, en silence et en bruit.

## XXVI

Le septième jour, Belle avait beaucoup de sœurs, Loup Gris et Astral dormaient devant le puits, Nédiccta portait notre enfant.

## XXVII

Ma grand-mère disait qu'à l'aube de ses 6 ans, une tornade dévastât la vallée.

Cette tornade détruisit les arbres des jardins, les échoppes de la place du marché, la toiture de l'église et le perron de la mairie.

Cette tornade venait du sud ; un vent chaud, violent, empli de sable.

Pendant trente jours, la tornade abattît tout ce qui était reconstruit.

Vous plantiez un nouvel arbre ? Le lendemain, vous le trouviez dans le jardin de votre voisin.

Vous dressiez une nouvelle échoppe ? La semaine d'après, elle était retournée à la poussière.

Dès lors, à quoi bon s'attaquer à la rénovation de l'église et de la mairie ?

Une très vieille dame, qui était déjà vieille lorsque l'arrière-grand-mère de grand-mère était jeune, alla trouver le maire du village :

- « Cela ne peut plus durer. Il faut que vous agissiez pour que cela cesse. »

- « Je vous comprends. Mais que puis-je faire ? Allez plutôt voir le curé. Les éléments naturels sont l'affaire de Dieu, des prêcheurs, des hommes et de leurs prières. »
- « Pauvre idiot ! Vous ne comprenez donc rien ! Elle cherche votre fils ! »
- « Pardon ? »
- « Cette tornade est un esprit tourmenté qui cherche le repos du cœur. La réponse à sa tourmente est l'amour. Cette tornade dévaste ce village car elle cherche votre fils. »
- « Mais enfin vous délirez ! »
- « Croyez ce que vous voulez ! Où est votre fils ? »
- « En voyage. Il a quitté le sud il y a environ un mois et devrait arriver cette nuit. »
- « Bien, bien... »

Et la vieille dame s'éloigna.

Le fils prodigue n'arriva pas.

La tornade cessa.

## XXVIII

- « Je dois aller voir ma grand-mère. »
- « Je sais. »
- « Je reviendrai ce soir. »
- « Non, reviens lorsque mon absence sera vraie. »

Je descendis le sentier, accompagné de Loup Gris. Astral était resté sous le pommier.

Je trouvai grand-mère, assise sur le petit tabouret de sapin, dans la cuisine.

- « Un homme et un loup gris ? »

- « Et des fleurs grand-mère, des fleurs en forme d'étoile. »
- « Du jasmin. »
- « Tu connais ces fleurs ? »
- « Quelqu'un m'en a offert, il y a longtemps. »
- « Grand-mère... »

Elle rit doucement.

- « Je vais donc connaître un arrière-petit enfant ? »

Elle se leva et regarda par la fenêtre, en direction de la colline.

- « Prends donc un bol et donne à boire au loup. »

Loup Gris lapa.

Grand-mère coupa du pain séché, qu'elle mélangea avec un peu de viande. Loup Gris mangea puis alla, dans le jardin, dormir au pied du vieux marronnier.

- « Assieds-toi, je vais te raconter une histoire. »

# XXIX

Lorsque j'étais petite fille, j'ai un jour cassé la cruche d'eau en terre cuite préférée de ma mère.

Elle y tenait beaucoup. C'était une cruche ornée de belles et minuscules fleurs bleus ; unique souvenir de sa propre mère.

Je savais que maman serait très triste.

J'ai voulu atténuer sa douleur. Je suis partie dans la forêt afin d'y cueillir les fraises des bois qu'elle aimait tant. Je n'en ai pas trouvé car ce n'était pas la saison.

A force de chercher ce qui n'existait pas, j'ai trouvé une clairière tapissée de mugets. Je n'en avais jamais vu autant de toute ma vie. J'ai demandé à l'esprit de la colline si je pouvais couper quelques fleurs afin d'apaiser le chagrin de maman.

Sur le chemin du retour, entre deux sapins, j'ai vu scintiller une étoile blanche.

Sa forme m'était inconnue, mais son parfum me rappelait le vent de l'est.

Elle était magnifique et unique ; je ne pouvais la couper.

J'ai semé derrière moi des cloches de mugets afin de retrouver le chemin qui menait à la fleur étoile.

Lorsque je suis arrivée à la maison, maman avait les yeux rouges. Je lui ai demandé pardon, puis je l'ai prise par la main.

Nous avons suivi le muguet.

Lorsque nous sommes arrivées aux deux sapins, le jasmin avait disparu.

Je me suis mise à pleurer.

Maman me prit dans ses bras, m'embrassa et dit :

« L'esprit de la colline n'a pas toujours été un esprit. Autrefois, il était un jeune homme beau et bon. Il aimait chaque élément de la terre : les hommes, les animaux, les arbres, les fleurs. Son amour rayonnait dans toute la vallée.

Un jour, le grand esprit de la montagne vint à lui.

Il lui demanda s'il accepterait d'utiliser cet amour afin de protéger la vie, la mort, le bon, le mauvais, le juste et l'injuste.

Le jeune homme réfléchit.

Il aimait beaucoup de choses mais ne savait pas s'il arriverait à aimer la mort, le mauvais et l'injuste. L'esprit de la montagne lui dit que si son amour était vrai, il y arriverait.

L'esprit de la montagne lui proposa de devenir l'esprit protecteur de la colline.

Le jeune homme accepta, à condition que l'esprit de la montagne lui laisse le temps de dire au revoir à ses parents.

L'esprit lui offrit une journée, pour faire ses adieux.

En chemin, le jeune homme pleura. Chaque larme, qui tombait sur le sol, se transformait en une cloche de muguet. Arrivé à la porte de ses parents, il se retourna et vit une immense rivière blanche.

A cet instant, le jeune homme sourit.

Une forte lumière jaillit de son cœur.

Son corps disparut.

A l'endroit, où il se tenait, apparut la première fleur de jasmin connue de la vallée. »



Depuis la fenêtre de ma chambre, j'envoyais un baiser, dans un souffle, en direction du haut de la colline.

Nédiccta me répondit avec tendresse et douceur.

Son absence ne me torturait plus.

Ma soif s'était apaisée. Nous étions un et nous étions partout ; dans le trait d'union du loup, dans le vent, dans les fleurs, dans le partage, dans la distance, dans le secret, et dans l'enfant.

## XXXI

La nouvelle d'un loup gris dormant sous le grand marronnier fit vite le tour du village.

Rumeur, peur, jalousie.

Certains disaient que ce n'était qu'une légende.

D'autres disaient que ce loup dévorerait bientôt les enfants et les vieillards pendant leur sommeil.

Quelques-uns disaient que c'était un chien que j'avais maquillé en loup afin d'attirer la fortune et la gloire.

Deux jours après mon arrivée chez grand-mère, un fier chasseur se présenta à la porte, double canons luisants et bottes cirées.

- « Madame, je vous présente mes hommages. Je viens à vous afin de vous sauver du péril et ainsi, protéger le village de cette créature du Diable. »

Grand-mère sourit et le fit entrer.

Le chasseur alla au jardin et s'appuya sous le marronnier.

Le chasseur leva son canon, arma le percuteur et pointa sa lunette sur Loup Gris qui était allongé sous un prunier.

Le chasseur visa.

Une branche d'arbre du marronnier se détacha et s'abattit sur la carabine.

Le chasseur se tira dans le pied.

Je ris.

Le loup dormait.

# XXXII

Je savais qu'elle viendrait le soir.

Je laissais les fenêtres de la maison ouvertes.

Le lendemain, ma chambre était tapissée de pétales de fleurs.

# XXXIII

- « Le village parle beaucoup. »
- « Je sais. »
- « Tu comptes partir bientôt ? »
- « Dois-je partir ? »

- « Non, ce n'est pas ça la question. Je dois savoir si je peux compter sur toi pour la cueillette des prunes ou si je dois demander au muet de m'aider. »
- « Je partirai bientôt, mais je reviendrai pour la cueillette et je reviendrai à chaque fois que tu auras besoin de moi. »

## XXXIV

Il faisait encore nuit.

Je ramassais du cassis, afin d'en faire du sirop, puis pris la direction de la colline.

Loup Gris m'attendait à l'entrée du sentier.

J'arrivai à l'aurore.

Nédiccta m'attendait devant la porte de la maison ; debout, nue.

# XXXV

Cœur.

Peau.

Blanc.

Lèvres.

Chaleur.

Vertige.

Humide.

Respirer.

Oreille.

Blonds.

Perdre.

Verts.

Etouffer.

Langue.

Courbes.

Epaules.

Suspendre.

Lâcher.

Mourir.

Vivre.

# XXXVI

S'endormir, enlacés.

# XXXVII

- « Est-ce que tu accepterais de descendre au village ? »
- « Pour quoi faire ? »
- « Dans deux semaines, il faudra cueillir les prunes, dans le jardin de grand-mère. »
- « C'est une bonne idée. Est-ce que tu penses que l'on pourrait y trouver des robes plus larges pour quand j'aurai le ventre rond ? »

J'éclatai de rire ; elle aussi.

## XXXVIII

Nous descendîmes au village, un jour en avance, afin d'effectuer nos emplettes.

Les boutiques étaient fermées, le village vide, les maisons silencieuses, des brins de muguet aux fenêtres.

## XXXIX

- « Entrez mes enfants, je vous attendais. Le loup n'est pas avec vous ? »
- « Non, il est resté auprès d'Astral ; le louveteau dont je t'avais parlé. »

- « Dommage, je lui avais préparé une gamelle. Nédicla, vient dans la lumière afin que je te voie... Je ne me suis pas trompée... Cela fait dix jours que je nettoie, coupe, couds, repasse et amidonne. Ouvre cette malle. »

Les anciennes robes de ma mère, morte quand j'avais deux ans. La frontière entre ce qui a eu lieu et ce qui n'a pas encore eu lieu devenait tout-à-coup si fine.

Les heures passées avec des aiguilles et des yeux fatigués : l'intention, le cœur, les pensées, l'exécution. Toutes ces choses appartenaient maintenant de nouveau au monde du vivant, de l'existence, du « je suis », en utilisant les objets d'un « elle était » pour servir un « il ou elle sera ».

L'amour de ma mère, l'amour de ma grand-mère, l'amour d'une futur mère ; tout cela pouvait-il tenir dans une si petite malle ?

- « Elles sont magnifique Grand-mère, merci infiniment !  
Puis-je vous appeler Grand-mère ? »
- « Bien sur, puisque c'est mon nom. »

# XL

Grand-mère disait qu'autrefois, il existait peu de prénom.

Afin de ne pas les user, on appelait les grands-mères : « Grand-mère », et les grands-pères « Grand-père ».

Les petits garçons héritaient du prénom de leur papa, qui dès lors s'appelait : « Papa ».

Les petites filles héritaient du prénom de leur maman, qui dès lors s'appelait : « Maman ».

Cet usage s'est perdu avec l'arrivée de la Bible, des curés, des calendriers et de leurs Saints.

# XLI

Plutôt que de porter la malle de bois, nous nous décidâmes à enfiler les vêtements.

C'est ainsi que Loups Gris et Astral virent arriver un beau matin deux énormes poupées de chiffon rieuses.

# XLII

- « Réveille-toi ! »
- « Je suis déjà réveillé. Bonjour Nédicta. »
- « Cette nuit, j'ai visité ta grand-mère. Elle m'a dit que le chasseur qui s'est tiré dans le pied attise la calomnie et la

colère. Il a levé une petite armée et ils sont tous rassemblés au pied de la colline... »

## XLIII

La rumeur, la peur, la jalousie.

Un groupe d'une vingtaine d'hommes entamait la montée de la colline.

Le groupe progressait lentement car à sa tête se trouvait le chasseur qui claudiquait sur son pied blessé.

Dix-neuf hommes armés : deux frères, dix cousins et six voisins. Au milieu de ces hommes : le curé.

Ils venaient tuer le loup par le feu. Il venait purifier nos âmes par les flammes.

- « Viens, j'aimerais cueillir un peu de menthe afin de le mettre dans le sirop de cassis. », me dit Nédicta.

Loup Gris et Astral avaient disparu.

# XLIV

Ma grand-mère disait qu'au temps des romains, une troupe de mille soldats traversa la vallée, afin de venir en aide à un général en péril, dans une guerre lointaine.

Ces soldats avaient pour mission de couper des arbres et de les acheminer plus au nord, afin de construire des machines de guerre, qui devaient assurer la victoire à leur chef suprême.

Les mille soldats partirent en direction de la colline.

A leur arrivée, il n'était plus que huit cents. Beaucoup avaient fui, envoûtés par les fleurs et le ciel bleu. Certains même, s'installèrent plus tard dans notre village, après bien des déroutes.

Huit cents soldats entrèrent donc, la hache à la main, dans la ligne verte qui séparait le village des cieux.

Pendant dix jours, on entendit un râle rauque, douloureux, froid et effrayant.

A la fin de la dixième nuit, une vague noire sortit de la forêt ; huit cents soldats en guenille, en larmes, en regret.

Aucun ne vit jamais le général.

Aucun ne rentra jamais à Rome.

Ils disparurent, éparpillés aux quatre vents et tout le monde oublia, pour toujours, le nom de ce régiment.

## XLV

Loup Gris revint au soir, un micelle dans la bouche.

Astral gambadait à ses côtés, insouciant.

Personne ne revit jamais le curé.

Une semaine plus tard, un nouveau prêtre arriva. Assailli de questions, il répondit : « Oubliez d'avoir connu un être qui n'a jamais existé. » et il fit interdire, tout comme autrefois, de prononcer le nom de son prédécesseur, sous peine de purgatoire.

Le souvenir de ce curé là aussi, finirait par se perdre dans les grandes herbes et les rochers.

Les vingt chasseurs se traînèrent jusqu'à la place du marché, le regard hagard. Plus aucun ne savait parler. Ils restaient là, assis, immobiles, entre les échoppes des maraichers. Parfois, certains souriaient, au passage d'un papillon.

Le maire ordonna la construction d'un hôpital spécial afin de les prendre en charge et alloua une pension exceptionnelle pour d'aider leur famille en détresse, privée de leur amour, de leur présence et de leurs mains travailleuses.

# XLVI

Il n'y a pas de chose laide.

Il n'y a pas de coupable.

Il y a une femme.

Il y a un homme.

Il y a un loup.

Il y a un lien sacré.

Il y a une colline.

Il y a un enfant.

J'allais prêter main forte dans la construction de l'hôpital.

# XLVII

Le dispensaire, comme nous l'appelions, changea petit-à-petit la vie du village.

Construire uniquement vingt chambres était un peu stupide, alors nous décidâmes d'en construire cent quarante-quatre.

Sur les cent quarante-quatre, vingt étaient attribuées aux patients du village, deux servaient de bureau et six faisaient office de salle d'auscultation et de salle de soins.

Qu'allions-nous faire des cent seize chambres restantes ?

Le tout nouveau médecin psychiatre, fraîchement engagé, nous proposa d'en faire un centre de revalidation pour neurasthéniques citadins :

- « La vie dans les villes rend triste. Le ciel bleu, le soleil et la colline leurs rendront le sourire. »

Pour le maire, c'était tout vu : des patients, des emplois, des taxes et des impôts.

Deux mois plus tard, on vit débarquer un Lord anglais, une chanteuse d'opéra allemande et une veuve française.

- « Un modeste début mais un début quand même. », se défendit le médecin.

Nédicta et moi les observions, depuis la colline.

Le Lord et la chanteuse passaient leurs après-midis dans le solarium du dispensaire.

Ils restaient affalés, sur des chaises longues, au milieu de nos fous, en fixant la colline.

La veuve ne sortait pas de sa chambre.

Au bout d'un mois, on ne voyait pas beaucoup de progrès : le Lord et la chanteuse allongés, la veuve enfermée.

- « Et si nous leur rendions visite ? », proposa Nédicta.

# XLVIII

Nous nous rendîmes au dispensaire pendant la nuit.

Nous semâmes des graines de fleurs colorées, partout où il y avait de la terre.

Nédicta dessina un cœur géant, sur la porte du bureau du médecin, pendant que je disposais dans le solarium des prismes, volés au préalable sur le lustre de la salle de réception de la mairie.

Nous allâmes à la bibliothèque. Nous prîmes des livres emplis de romance et de courtoisie. Nous déposâmes, devant la porte de chaque patient, un ouvrage, à son intention.

Le lendemain, le Lord et la chanteuse allèrent dans le solarium en souriant, pour y lire l'amour sous un arc-en-ciel lumineux de mille feux.

Les fous du village imitèrent le vol des papillons, avec les couvertures des livres.

Nédicta et moi, passâmes la journée au lit, entre caresses et baisers.

Le veuve française, écrivit un poème délicat au Lord anglais.

## XLIX

- « Auriez-vous visité le dispensaire il y a trois semaines ? »
- « Oui grand-mère. »
- « C'est très joli ces fleurs, j'aime beaucoup. Mais le maire n'est pas content. »
- « Pourquoi ? »
- « Il dit que vous avez vandalisé la propriété du village. »

- « Ah... et c'est mal ? »
- « Apparemment oui. Il veut envoyer la police pour t'arrêter. »
- « Quelle police ? Il n'y a pas de police au village, ni même dans la vallée. »
- « Je sais. Le maire pense t'envoyer ton cousin, le garde forestier. »
- « Mon cousin? Pourquoi pas... »

# L

J'étais enchanté à l'idée de la venue de mon cousin.

Je racontais à Nédicla le passé, les souvenirs de l'enfance, les cabanes dans les arbres, les chatons dans le fenil, les cascades à vélo.

Il vint un mardi.

Nédicta avait préparé un repas de fête.

Il arriva, ouvrit une enveloppe et lu, ce qu'il appelait, « ma condamnation » ; j'étais banni du village à vie, avec effet immédiat.

Il me tendit l'enveloppe.

Nédicta lui tendit une pomme.

# LI

Le village m'avait condamné à la liberté à perpétuité. Plus de champs communaux à cercler, plus de troupeaux de coopératives à conduire aux pâturages, plus de champs à faucher, plus de mains fortes à prêter.

Chaque instant, pensée et acte étaient dédiés à l'incompréhensible, au mystère, à l'absence de non-amour.

## LII

- « J'ai rêvé du berceau ! »

Nédictha fébrile. Feuille, crayon, annotations ; le royaume intime de l'enfant roi.

- « Nous avons des clous, du bois et un marteau, mais nous n'avons pas de scie. Il y a bien le marchand du village mais je ne peux pas y aller. »

Nédictha riieuse. Elle me proposa de le visiter, de nuit. Loin d'elle l'idée de voler. Nédictha me proposa de laisser au marchand un objet de remplacement, similaire, mais différent.

Sur une feuille, elle nota toutes les fonctions ordinaires et extraordinaires d'une scie :

*1. Fonction primaire : scier.*

*2. Fonction secondaire : faire de la musique, tracer une droite, mélanger une soupe ou un bouillon, éventer, traîner dans une armoire et prendre la poussière.*

Ensuite, elle barra la fonction primaire.

Restait à trouver un objet qui faisait de la musique, permettait de tracer une ligne droite, de mélanger la soupe ou un bouillon, de déplacer de l'air et qui était assez compact que pour tenir dans une armoire et y prendre la poussière.

Une flûte !

Nédicta heureuse. Nous deux, sur le banc, une branche d'érable, mon canif, quelques heures de travail.

Un bec, trois trous, une flûte de folklore, haute perchée.

Nédicta espiègle. Au matin, l'instrument avait disparu. Je trouvai la scie, le marteau et les clous, posés sur un tas de bois, à côté du puits d'eau.

Je traçais, coupais, assemblais, une journée entière.

Nédicta envolée. Au soir, elle n'était toujours pas revenue.

## LIII

Grand-mère disait qu'il ne fallait pas dire : « Je t'aime ».

A certains mots, il fallait préférer l'absence, sans nouvelle, en silence ; plus épais, plus dense, plus vraie.

## LIV

Un jour, une semaine, un mois ?

Le temps n'avait pas d'importance.

J'étais prisonnier du bonheur, de ses yeux, du grain de sa peau. Je choisissais le baignage volontaire, le travail de

l'enluminure: sculpture de fleurs, d'oiseaux et de rivières,  
dans les contreforts du berceau.

J'arpentais la colline, heureux de la douleur de mon cœur qui a  
chaque instant, implorait la soif et espérait son retour.

Je l'aimais dans le vent, dans les rochers, dans les hautes  
herbes.

Il n'y avait pas de peur, pas de doute, pas de question ; car il y  
avait un trait d'union, un loup, un lien sacré et un enfant.

Une nuit, quelques baisers, un réveil, doux.

Je posai ma main sur son ventre, timidement rond.

Elle sentait l'immensité, la joie, le vertige.

# LV

Au bout de quelques mois, j'avais l'impression d'être à nouveau ce villageois qui regardait chaque jour la maison de Nédicta, sans jamais l'apercevoir elle.

Nédicta était présente et invisible.

Elle flottait au dessus du sol, soulevée par ce ventre de plus en plus rond.

Elle se balançait de la maison au jardin, du jardin aux pruniers, des pruniers au pommier, du pommier au puits d'eau.

Elle riait, parlait seule, pleurait, s'élevait vers un état de grâce dont j'étais absent.

Elle était enfermée dans un mystère inaccessible, dans une solitude qui la ravissait.

Elle était une ombre lumineuse que je ne pouvais saisir.

Grand-mère disait que la maternité avait été offerte aux femmes afin que les hommes puissent se rappeler que rien n'est jamais acquis.

# LVI

Un soir, elle me réveilla par des cris.

Une douleur atroce dans le ventre. Des crampes, du sang ; de l'état de grâce à la crucifixion ?

- « Appelle Loups Gris, dis-lui d'aller chercher ta grand-mère. »
- « Un loup ne peut pas demander de l'aide. Je vais y aller. »
- « Non, s'il te plait reste avec moi. »

Une demande, un regard, un pardon.

- « Très bien. Je reviens dans une petite minute. »

Loups Gris était derrière la porte.

- « Il y a un problème avec le bébé. Va chercher grand-mère, vite ! »

Je revins dans la chambre avec un broc d'eau et un chiffon. Je lui humectais le front, lui disais de se calmer, que tout irait bien.

Elle me serrait la main.

Elle serrait les dents.

Pour lire la fin  
de l'histoire,  
merci de  
l'acheter sur

<http://nedicta.blogspot.be>

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Editions edi.pro*

MIEUX GERER VOTRE ENTREPRISE GRACE A LA  
MISE EN PLACE D'OUTILS E-MANAGEMENT

ISBN: 978-2-87496-204-2

Site internet : <http://ihaveto.be/livre.html>

## LIVRE DISTRIBUE SOUS LICENCE SHAREBOOK

De par l'achat de ce livre numérique, vous vous engagez à respecter la licence sharEbook, qui est définie comme suit :

*La licence sharEbook implique le respect des lois codifiées dans le code de la propriété intellectuelle. Le lecteur ayant acheté une œuvre sous licence sharEbook n'acquiert nullement les droits d'auteur et les droits intellectuels de l'ouvrage qui restent l'unique propriété de son auteur. Le lecteur ayant acheté une œuvre acquiert le droit de transmettre cette œuvre à son conjoint(e) légal(e), ainsi qu'à son (ses) enfant(s). Le (la) conjoint(e) et le(s) enfant(s) héritent de ce même droit de transmission, sur base des mêmes contraintes et limitations. Le lecteur ayant acheté une œuvre sous licence sharEbook n'acquière aucun droit de reproduction. Toute transmission de l'œuvre via courrier, courriel, FTP, peer-to-peer, support papier, ou tout autre technologie ou moyen possible, à d'autres personnes que le (la) conjoint(e) et le(s) enfant(s), serait assimilé à une reproduction illicite de l'œuvre, et de ce fait, poursuit devant les tribunaux compétents. Si le lecteur*

*désire faire découvrir une œuvre sous licence sharEbook, il est lui uniquement permis de transmettre l'œuvre partielle, c'est à dire la partie de l'œuvre accessible gratuitement afin de permettre de découvrir l'œuvre, et ce depuis le site web de distribution de la dite œuvre.*

Composition : zeBridge.tk, le dimanche 28 octobre 2012.

Editeur reponsable : zeBridge – Brice Cornet, 24 rue  
Piretfontaine, B-4140, Belgium.

Dépôt légal : Novembre 2011

Sécurité : cet e-book intègre un mécanisme de traçabilité anti-  
piratage permettant d'identifier l'acheteur initial de l'œuvre.